

JUSSI KANTONEN, LA MÉMOIRE DES DANCE-FLOORS

POUR LE DJ FINLANDAIS JUSSI KANTONEN, CO-AUTEUR D'UN OUVRAGE RÉFÉRENCE SUR LA DISCO, CE GENRE MUSICAL EST D'ABORD UNE QUESTION D'ATTITUDE.



Les livres historiques sur la disco sont rares et rarement traduits en français. Jussi Kantonen est finlandais, architecte, DJ depuis 1997 et a coécrit *Saturday Night Forever* avec le grand érudit de la dance music Alan Jones. Il s'est aussi beaucoup investi dans les rétrospectives Tom Of Finland dans son pays, en invitant toute la faune cuir et SM de la fondation californienne. Un point de vue plus européen sur la disco s'imposait. Rencontre.

Votre livre s'arrête en 1980 quand la disco a été contestée par le mouvement Disco Sucks qui a brûlé des disques au Comiskey

Park de Chicago en 1979. Il fallait marquer une ligne quelque part et nous avons choisi cette année parce que les arrangements orchestraux ont laissé la place aux synthétiseurs. Une ère stylistique s'est alors achevée. Bien sûr, les années qui suivent nous ont offert beaucoup de disques merveilleux sur le même mode hédonistique, remplis de drame et de passion. Mais ce qui manquait, c'était les vrais instruments acoustiques et ce spectre musical si unique. J'ai toujours eu l'impression que les disques des années 70 étaient plus riches, avec 50 musiciens professionnels, plutôt qu'un seul type en train de bidouiller son ordinateur. Mais le mouvement Disco Sucks ne nous a jamais affectés parce que la presse rock n'a jamais compris la dance music. D'ailleurs, prenez n'importe quelle encyclopédie Virgin des meilleurs disques et vous ne trouverez pas beaucoup de disques disco.

Les gays semblent ne pas avoir assimilé la place de la disco dans leurs racines musicales.

La disco a eu mauvaise réputation, surtout aux États-Unis, où les réactions ont souvent été racistes, homophobes et fanatiques sur le plan religieux. Mais

«LA DISCO A TOUJOURS ÉTÉ UN MÉDIA EXAGÉRÉMENT DRAMATIQUE, COMME UNE PUTE AVEC DES FAUX DIAMANTS QUI FAIT DES EFFORTS POUR PLAIRE.»

que les gays ne soient toujours pas conscients de leurs racines musicales reste un mystère, surtout en Europe où la disco a évolué naturellement vers la house tout en restant dans la culture générale. Tout le monde connaît Gloria Gaynor, Abba et quelques noms sortis des compilations commerciales. Mais

il suffit de mentionner le nom de Sylvester et l'on a parfois en retour un regard vague. À Paris, vous avez quand même des DJs qui savent qu'il y a autre chose que la house et l'électro.

Dans votre livre, il y a un chapitre sur la disco et la mode. À la fin des années 70, je suivais des études d'architecture et notre mantra de l'époque était *less is more*. Notre look élitiste, c'était un jean et un tee-shirt, de marque bien sûr. On se moquait des gens qui sortaient en boîte habillés comme des sapins de Noël. Mais aujourd'hui, le glamour sans scrupule est partout, des *sneakers* argentés Pirelli aux lunettes de soleil Dolce&Gabbana et nous ne nous moquons plus. Après tout, la disco a toujours été un média exagérément dramatique, comme une pute avec des faux diamants et des sequins qui fait des efforts pour plaire.

Ne pensez-vous pas qu'il est assez rafraîchissant de voir tout cet excès et d'oublier le bon goût? Les jeunes ne savent pas que ce look est issu de la disco. Ils ont tendance à penser que la disco, c'était des perruques afro, des chaussures compensées, des *hot pants* et des moquettes en fourrure orange. Ce n'était pas du tout le look de l'époque! Le mouvement a inspiré des créateurs comme Halston et Thierry Mugler qui, au contraire, ont créé une mode flashy et simple qui s'adaptait au dance-floor. Et le reste du prêt-à-porter a suivi. Pour les femmes, une jupe aérienne et un haut moulant étaient un must et ces vêtements avaient rarement des motifs floraux. Des décorateurs comme Joe D'Urso ont imposé le look propre et épuré de «Miami Vice»



du début des années 80 et dans les pages du magazine d'Andy Warhol, *Interview*, personne n'était habillé comme John Travolta. Le look disco stéréotype, qui est si courant sur les flyers, a été détourné de l'imagerie créée par Hollywood pour *Saturday Night Fever* et pour les affiches de films de blaxploitation du début des années 70. Avec le recul, les fans de funk peuvent aujourd'hui voir que les pionniers de la disco étaient capables de faire autre chose que les Bee Gees. La masse de musique produite en l'espace de cinq années a été impressionnante. Les jeunes qui s'intéressent vraiment à la dance music aujourd'hui savent que c'était de la très haute qualité et que la disco représente à elle seule une bibliothèque de groove.

À la fin des années 70, l'Europe a eu une part importante dans la disco. À l'époque, j'essayais de visiter le plus de clubs possible. Le Palace à Paris, The Embassy à Londres étaient bons, mais New York était vraiment la ville où tout se passait. New York était alors un labyrinthe éblouissant d'images, de bruit et d'excitation, la musique pulsait des voitures et des bars, le sexe était disponible en un regard, c'est vraiment un paradis perdu. J'étais jeune, habillé en Halston, Gucci et Fiorucci et les queues devant les clubs reliaient le Studio 54 et le Paradise Garage [*ci-dessus*]. Et la musique qui passait au Paradise Garage était beaucoup plus disco que ce que les historiens de la club culture ne le disent. Pendant l'été 1979,